

— Je serais par trop niais aussi de me prêter à ce caprice inouï !

— Quel caprice ?

— Vous me comprenez, madame, et de reste.

— Pas le moins du monde...

— Tenez, ma chère Eglé, je crois que notre liaison commence à vous peser ?

— Si cela était... je vous le dirais tout simplement... Mais je vous déclare que si vous vous montriez tous les jours aussi extravagant qu'aujourd'hui, vous finiriez par devenir insupportable.

— Allons, Eglé, j'ai eu tort ; je vous demande pardon... me l'accordez-vous ?

— Oui.

— Vous me répondez avec distraction ; à quoi pensez-vous en ce moment ?

— A rien.

— Pas même au pardon que vous venez de m'accorder ?

— Mais si !... c'est à cela que je pense !... Mon Dieu ! Fernand, que vous êtes donc impatientant !

— Pardon encore... de vous avoir impatientée.. Permettez-moi seulement une recommandation très grave.

— A propos de quoi ?

— A propos de Jean.

— Encore !

— Ceci, ma chère Eglé, est, je vous en avertis, très grave ; je vous supplie de garder un secret absolu sur votre aventure de ce matin ; il y va pour mon ami de la prison... et de pis encore peut-être... Il est évident que vous n'irez pas raconter dans votre salon que vous avez, ce matin, rencontré chez moi un conspirateur qui fuyait une arrestation ; mais je sais, et vous me l'avez plus d'une fois répété, que vous ne cachez rien à Mme d'Hauterive, votre cousine ; elle est parfois fort inconsiderée ; or, je vous le répète, la moindre indiscretion peut avoir pour Jean des suites funestes.

— Ah ! ce serait affreux ! Rassurez-vous, Fernand, je n'avais pas besoin de votre recommandation pour comprendre toute la gravité de tout ceci... Pauvre jeune homme ! quelle vie doit être la sienne ! toujours en transes, en danger ; mais contre qui est-ce donc qu'il conspire ?

— Pour vous répondre, il me faudrait, ma chère Eglé, entrer à ce sujet dans des détails qui vous ennuieraient fort.

— Mais non, Fernand...

— Soit ; mais je vous l'ai dit, mon ami m'attend à la porte, dans ma voiture ; et, quoiqu'il

s'agisse de lui, notre entretien doit lui sembler un peu long... nous le reprendrons un autre jour... Quand vous verrai-je ?

— Je voulais justement vous apprendre ce matin que nous avons arrangé une partie pour Chantilly avec Mme d'Hauterive et Mme d'Arcueil. Le prince d'Apremont envoie son équipage de chasse à Chantilly. M. de Méligny y envoie ses voitures et mes chevaux ; envoyez-y les vôtres. On chassera trois fois par semaine ; nous passerons là une quinzaine de jours fort amusants. J'ai fait louer une maison ; nous donnerons un bal tous les soirs ; ce sera charmant. Nous partons après-demain.

— Je ne sais encore si je pourrais être des vôtres.

— Comment, vous ne savez pas ? Mais je tiens absolument à ce que vous veniez.

— Je sais, ma chère Eglé, combien je vous manquerais pour vous mettre à cheval, pour vous servir d'écuyer, malgré l'empressement de mes rivaux jaloux de me remplacer dans ma fonction ; cependant, je vous le répète, j'ignore encore s'il me sera possible d'être du voyage de Chantilly.

Mme de Méligny allait sans doute me témoigner son mécontentement, lorsque M. de Méligny entra en boitillant, sautillant. Il semblait ravi, et dès la porte, s'adressant à sa femme, il lui cria :

— Ma chère, il arrive dans quinze jours ?

— Qui cela, monsieur ?

— Lord Wilmot !

Et jetant sur moi un regard sournois et malin, M. de Méligny ajouta :

— Bonjour, mon cher monsieur Duplessis ! je ne me possède pas de joie en songeant au plaisir que je vais causer à ma femme ! Depuis son retour de voyage, elle me parlait sans cesse de lord Wilmot, que vous avez, m'a-t-elle dit, rencontré à Berne ; elle ne pensait, ne rêvait qu'à lord Wilmot... c'était toujours lord Wilmot !

— En vérité, monsieur, dit Eglé avec dépit, voilà des exagérations parfaitement ridicules !

— Pardon, ma chère amie, je n'exagère point du tout ; et la preuve, c'est que moi qui suis, comme on dit, une véritable bête d'habitude, à force de vous entendre parler de lord Wilmot, j'ai fini par vous imiter et ne plus parler que de lui ; j'en parlais encore tout à l'heure à M. l'ambassadeur d'Angleterre, que j'ai rencontré sur le boulevard, et il m'a appris que ce cher lord arrivait dans quinze jours.

Puis s'adressant à moi :

— Quel dommage que lord Wilmot ne soit pas arrivé à temps pour ces chasses de Chantilly, où nous allons ! M. l'ambassadeur me disait que ce cher lord envoie à Paris une trentaine de chevaux, les plus beaux d'Angleterre... Ah ça ! vous êtes de notre partie de Chantilly, mon cher monsieur Duplessis ?

— J'avais l'honneur de répondre tout à l'heure à madame que j'ignorais encore si je pourrais être du voyage.

— Ah ! tant pis... tant pis... Mais dites-moi donc, vous qui l'avez vu à Berne, ce cher lord, est-ce qu'il mérite tous les récits que madame de Méligny fait de lui ?

— Je ne saurais pas trop, monsieur, vous répondre là-dessus.

— Quelle fausse modestie ! Allons, mon cher monsieur Duplessis, vous connaissez au contraire parfaitement les hommes ! Vous rappelez-vous cet imbécile de M. de Vareuil ? Vous l'avez peint d'un trait, en disant « que la musique des régiments était donnée aux colonels pour dissimuler leur conversation ! » C'était charmant et surtout si vraie ! Mon Dieu ! que ce malheureux-là était donc insupportable avec son tapage infernal ! Depuis ce temps-là, j'ai pris la musique militaire en horreur ; ce qui me ramène à vous dire que j'ai extrêmement confiance dans votre jugement. Or, là vraiment... est-ce que ce cher lord (je l'appelle déjà ce cher lord comme si nous étions intimes, mais nous le serons, Dieu merci !); est-ce que ce cher lord est véritablement un phénix, comme l'affirme madame de Méligny.

— Monsieur, dit Eglé à son mari, cette mauvaise plaisanterie se prolonge beaucoup trop.

— Une plaisanterie ? Alors, ma chère, c'est vous qui m'avez plaisanté, car je ne suis que l'écho de votre admiration pour ce cher lord !

— Tout ce que je puis vous certifier, monsieur, dis-je au malin boiteux, c'est que lord Wilmot est un gentilhomme accompli, et que de tout point il se rendra digne, je n'en doute pas, de l'amitié que vous ressentez pour lui.

— Dame ! que voulez-vous, reprit M. de Méligny d'un air bonhomme — ma femme m'a dit tant de bien de ce cher lord, que j'ai fini par la croire. — Puis, me voyant me diriger vers la porte pour sortir, il ajouta : — Vraiment, vous ne venez point avec nous à Chantilly ?

— Je crains, monsieur, de ne pouvoir avoir cet honneur-là.

Et je quittai le salon au moment où M. de Méligny disait à sa femme :

— Voyons, ma chère, donnez-moi donc un léger croquis du portrait de ce cher lord ?

Lorsque je rejoignis Jean Raymond dans ma voiture, il me dit en riant :

— Il fallait que cette jolie femme fût bien courroucée de ce que j'avais fait manquer votre rendez-vous de ce matin, maître don Juan, car tu as été diablement longtemps à la consoler.

— Plains-toi donc, nous avons presque toujours parlé de toi.

— De moi ?

— Certes, tu as fait une passion.

— Ah bah !

— Sérieusement, madame de Méligny... (Je peux entre nous te dire son nom)...

— Tu peux compter sur ma discrétion.

— Mme de Méligny trouve quelque chose de si résolu dans ton regard, de si doux dans ton sourire ; se sont ces propres paroles ; ta position de conspirateur lui inspire un si vif intérêt, qu'elle m'a sans cesse parlé de toi, et j'étais presque jaloux.

— Oh ! oh ! ceci devient grave...

— Enfin, il s'en est fallu de peu qu'elle ne me priât de te présenter à elle sur l'heure.

— Ce que c'est que l'entraînement d'une passion soudaine, pourtant.

— Tu crois que je plaisante !

— Tu n'oserais ?

— Jean, je t'assure que je te parle sérieusement, très sérieusement. Oh ! tu veux en vain me le cacher, mais ton amour-propre est flatté de...

— De voir que tu te moques de moi ? Il n'y a pardieu pas de quoi.

— Mais je te répète que...

— Voyons, Fernand, je ne suis ni un héros de roman ni un niais, tu ne me feras pas croire qu'une jeune et charmante femme...

— Tu la trouves charmante.

— Ravissante... et j'irais m'imaginer que lorsqu'elle t'aime, maître don Juan, elle peut s'aimer d'une espèce de sauvage comme moi !

— Mais enfin, supposons que cela soit !

— Allons j'admets cette supposition ridicule.

— Eh bien ?

— Eh bien, je te répète ce que je te disais autrefois à la Riballière ; mon cœur appartient à ma bonne mère et à la République... il est fermé à toute autre passion.

— Ainsi tu vis comme un chartreux ?

— Non parbleu pas ! mais en amour, je ne

demande que ce que je peux donner... juge d'après cela de l'insouciance facilité de mes amours.

— Ainsi une femme jeune, belle, riche, titrée, te dirait qu'elle t'aime...

— En vérité, tu te plais dans les suppositions les plus follement absurdes ! mais enfin si cette chose impossible arrivait, je répondrais respectueusement à cette jeune femme, belle, riche, titrée : « Madame, je ne saurais accepter un amour dont je ne me sens nullement digne. » — Puis il ajouta, en jetant les yeux à travers la vitre de la portière : — Nous voici bientôt arrivés chez ma mère...

Ces mots de mon ami rappelèrent en foule à ma pensée mes souvenirs d'autrefois.

J'allais revoir Mme Raymond, cette femme qui la première avait fait battre mon cœur adolescent et s'était trouvée mêlée à quelques-uns des événements les plus importants de ma vie ; j'éprouvais un embarras cruel en songeant à l'accueil qui m'attendait chez la mère de Jean : je l'avais quittée doublement méprisée par elle, autant pour l'indignité de ma conduite à son égard que pour mon égoïste cruauté envers Albine.

Je suivis mon ami au quatrième étage d'une grande maison nouvellement bâtie, à l'angle d'un quai voisin de l'Hotel-de-Ville et de la rue Saint-Martin, où se trouvait l'établissement de commerce dont Jean tenait la caisse et sa mère les livres ; la même servante qui jadis nous avait ouvert la porte de l'habitation du faubourg Saint-Antoine nous introduisit dans un petit appartement d'une propreté recherchée, mais très modestement meublé ; nous traversâmes la salle à manger qui précédait le salon, où se trouvait Mme Raymond, lisant assise au coin de son foyer ; elle était selon sa coutume, vêtue de noir, avec une élégante simplicité ; un bonnet de tulle couvrait à demi ses cheveux blond argentés çà et là par quelques mèches blanchissantes ; des rides naissantes et légères commençaient à sillonner son front, mais n'altéraient en rien le charme et la noblesse de sa physionomie.

Lorsque Mme Raymond me vit entrer sur les pas de son fils, elle tressaillit, posa son livre sur la table, et redressant fièrement la tête, elle jeta sur moi un regard surpris et sévère ; mais Jean, sans remarquer ce regard, courut à sa mère, l'embrassa tendrement, et lui dit :

— Je t'amène mon sauveur ! Sans le refuge que j'ai trouvé chez lui aujourd'hui... j'étais pris rue de Courcelles. Avoue, chère mère, que Fer-

rand et moi nous jouons de bonheur dans nos rencontres ! car elles se comptent par les services qu'il me rend !

La joie de savoir son fils échappé à un péril se peignit sur les traits de Mme Raymond, puis je devinai que la reconnaissance luttait contre le mépris que ma conduite passée lui inspirait ; mais, dans une âme si haute, la reconnaissance l'emporta. Aussi, après un moment d'hésitation, la mère de mon ami me tendit cordialement la main, et me dit en me jetant un regard significatif :

— Monsieur Duplessis... je suis heureuse de pouvoir, en vous revoyant après une longue absence... vous remercier d'un nouveau service rendu à mon fils.

— Et maintenant, chère mère, dit Jean, je te laisse avec Fernand ; il dîne avec nous. Avoue que c'est aimable à lui de nous sacrifier sa soirée ? Mais j'ai fabriqué des cartouches toute la nuit et pendant une partie de la matinée, ajouta-t-il en riant ; tu conçois que cela nuit fort à la blancheur de mes mains dont tu es si jalouse. Bonne mère, je vais m'habiller.

Je restai seul avec Mme Raymond ; elle me dit dès que son fils eut quitté le salon :

— De grâce, monsieur Duplessis, que s'est-il passé ?

— Une perquisition a eu lieu dans la maison où étaient déposées des armes et des munitions de guerre ; heureusement, Jean a pu fuir en escaladant un mur, et se réfugier chez moi, car mon jardin est voisin de la demeure envahie par la police.

— Ce n'est qu'une alerte ! reprit Mme Raymond avec un soupir d'allègement ; mon fils ne sera pas, je l'espère, inquiet ; nous sommes prudents... Merci encore, monsieur Duplessis...

Et remarquant mon embarras, Mme Raymond ajouta d'un ton plein de mansuétude :

— Le nouveau droit que vous avez à ma reconnaissance me fait oublier le passé... en ce qui m'est personnel... vous comprenez... tout le passé...

— Ah ! madame... je suis déjà trop payé de ce léger service !... ce matin la cordialité de Jean m'a prouvé qu'il ignorait que...

Je n'osai achever.

— Mon fils a pour vous un attachement si sincère, la foi dans l'amitié est un sentiment si doux, si consolant, que j'ai épargné à Jean une confidence qui pouvait altérer son affection envers vous.

— Je suis, madame, profondément touché de votre générosité.

— Je ne me serais pas montrée généreuse, monsieur Duplessis, si, malgré de graves défauts, de déplorables entraînements, causés surtout par la faiblesse de votre caractère et par votre éducation, je n'avais reconnu en vous quelques qualités. Vous persistez rarement, il est vrai, dans vos nobles résolutions, mais elles témoignent de vos bons instincts ; et si vous faites le mal, du moins vous vous en repentez sincèrement ; puis j'ai appris, il y a quelque temps, un acte de vous qui, à mes yeux, vous relève : vous avez rendu la dot d'Albine à la famille de cette pauvre enfant, et cette dot vous pouviez légalement la conserver.

— Madame...

— Une pareille délicatesse est rare de notre temps, monsieur Duplessis ; j'aime à vous en louer, peut-être encore moins pour vous que pour mon fils... Oui, votre délicatesse me prouve qu'il n'a pas tout à fait tort de vous aimer autant ; je vous sais gré de me convaincre qu'en vous affectionnant, Jean n'a pas failli à l'élevation habituelle de ses sympathies, toujours honorablement placées ; un mot encore, un seul sur un passé bien affligeant — reprit Mme Raymond, et elle ajouta les larmes aux yeux : — La mort de cette malheureuse enfant a-t-elle du moins été douce ?

— Elle s'est éteinte sans douleur... ai-je répondu, sentant aussi mes yeux devenir humides ; ses dernières pensées ont été pour vous, madame... qu'elle appelait sa vraie mère...

— Pauvre Albine !... quel trésor !...

— Ah ! madame, j'ai été bien coupable...

— Oui, mais vous avez agi selon le monde où vous avez vécu ! Vous avez, sans le moindre scrupule, contracté, comme tant d'autres, ce qu'on appelle : *un mariage de convenance* ; vous ne prévoyiez pas ses conséquences probables ou possibles ; elles ont été funestes pour votre femme, pour vous-même ; vous avez souffert...

— Cruellement souffert, madame...

— Je le crois... Ah ! monsieur Duplessis, que ce douloureux passé vous serve de leçon !

— J'ai tellement conscience, madame, de ce douloureux passé, qu'un jour... bientôt peut-être... j'aurai à solliciter de vous une grâce, au nom de l'amitié que Jean m'a toujours conservée...

— De quoi s'agit-il ?

— Si par hasard je me trouvais, madame, dans l'une de ces circonstances graves, presque

solennelles, d'où peuvent dépendre l'avenir d'un homme, daigneriez-vous m'éclairer de vos conseils ? me permettre de m'en rapporter d'une manière presque absolue à votre jugement, dont plus d'une fois j'ai pu apprécier l'incroyable sûreté ?...

— Mes conseils ? me répondit Mme Raymond en secouant la tête d'un air de doute, à quoi bon mes conseils ?

— Madame, je devine votre pensée. Oui... autrefois vous m'avez donné des avis si sages, si éclairés, si excellemment justes, que si je les avais suivis, mon existence aurait pu être encore aussi heureuse qu'elle a été agitée, tourmentée ! Ces avis, je les ai méconnus, pour mon malheur... et pour celui d'Albine ! Vous craignez qu'il en soit ainsi de ceux que je me permettrais de vous demander encore ?

— Je le crains...

— Ainsi, madame, vous me les refuseriez ?

— Non ! l'on doit à tous ce que l'on croit être la vérité ; on doit à tous, s'ils vous sont demandés, les conseils qui peuvent guider vers le juste et le bien ; cela est un devoir, et j'ai l'habitude d'accomplir mes devoirs...

— Ainsi, madame, le moment venu, et il se présentera prochainement peut-être, vous me permettrez de vous rappeler la promesse que vous me faites aujourd'hui ?

— Sans doute, monsieur Duplessis, et je m'estimerai très heureuse si mes avis pouvaient exercer sur vous une bonne influence.

Notre entretien fut interrompu par l'arrivée de M. Godefroid, le frère de Mme Raymond, revenu d'Amérique où, depuis les premiers temps de la Restauration, il s'était réfugié ensuite de cette condamnation à mort à laquelle il échappa, grâce à l'intrépide dévouement de Charpentier et de ses amis ; condamnation à laquelle je n'avais pas malheureusement été étranger en confiant à Levasseur, cet espion adolescent, le récit de ma matinée chez Mme Raymond, en racontant à ce misérable, entre autres particularités, celle de l'apparition d'un homme à longue barbe blonde caché dans un grenier ; fatale indiscretion, qui amena l'emprisonnement de Mme Raymond et une sentence capitale contre M. Godefroid. Je le revoyais après seize à dix-sept ans d'exil ; je fus frappé de sa ressemblance avec sa sœur : c'était la même physionomie, à la fois douce et résolue ; les cheveux de M. Godefroid avaient complètement blanchi, sa moustache était grise ; il me salua et e

brassa tendrement Mme Raymond. J'éprouvais une sensation pénible ; j'ignorais s'il savait que mon indiscretion avait causé son arrestation ; mais j'eus bientôt une nouvelle preuve de la générosité de Jean et de sa mère, car celle-ci m'ayant présenté à son frère en lui disant : « M. Fernand Duplessis... l'un des plus anciens amis de Jean, » — M. Godefroid me tendit cordialement la main.

— Combien je suis heureux, monsieur, de pouvoir vous exprimer enfin toute ma reconnaissance ! — me dit-il. — J'ai su par ma sœur et par son fils la bienveillante et généreuse hospitalité que vous leur avez accordée dans une circonstance très critique pour eux ; merci encore, monsieur ! croyez que je réclame ma grande part de cette dette de famille.

— Et cette dette, mon ami — reprit Mme Raymond — cette dette s'est encore accrue aujourd'hui.

— Comment cela, ma sœur ?

— Le dépôt d'armes de la rue de Courcelles a été saisi...

— Je le savais, car j'ai tantôt reçu, de la part de Jean, l'avertissement convenu en pareil cas, et j'ai prévenu aussitôt Charpentier et nos amis... Mon neveu avait voulu, après notre départ, continuer de fabriquer des cartouches...

— Aussi a-t-il failli être pris dans la maison — dit Mme Raymond — mais heureusement il a pu trouver un refuge chez M. Duplessis, dont la demeure est voisine de celle où a eu lieu la perquisition...

— Ah ! monsieur — me dit M. Godefroid en me serrant de nouveau les mains avec effusion — croyez que notre reconnaissance sera à la hauteur de ce nouveau service.

## VI.

Je suis tellement versatile, je subis si invinciblement l'influence du milieu où je me trouve, que je ne peux exprimer l'ineffable douceur de mes sentiments en recevant de la famille de Jean des témoignages d'une si honorable et si touchante reconnaissance ; cet accueil me rehaussait à mes yeux, me donnait la conscience d'avoir du moins quelquefois fait le bien ; lorsque je comparais à ces rares instants de contentement de moi-même les soucis, les angoisses au milieu desquels je vivais depuis si longtemps, je rougissais d'avoir sacrifié, perdu mon avenir pour de frivoles et fausses jouissances.

Tout concourut, durant cette soirée, à m'étourdir, mais noblement, cette fois, sur la réalité de ma position, étrangement compliquée par la rencontre de Césarine et par les incertitudes où j'étais plongé à ce sujet.

M. Charpentier se joignit à nous, et me paya aussi de nouveau le tribut de sa gratitude ; ses cheveux et sa barbe avaient complètement blanchi, et ajoutaient à la dignité naturelle de sa mâle figure ; cet artisan, probe, laborieux, éclairé, austère, offrait le noble type de l'homme de foi ; soldat obscur et valeureux d'une cause à laquelle il a sacrifié sa vie, acceptant sans défaillance les dures privations, les sacrifices, le martyre s'il le fallait, pour le triomphe de l'idée qu'il sait juste, grande et féconde !

L'heure du repas venue, nous nous mîmes à table ; le diner fut modeste, mais animé par une conversation remplie de charme, d'intérêt et de variété. Selon la promesse de Jean, on ne dit pas un mot de politique. M. Godefroid, pendant son long exil, avait beaucoup voyagé dans les deux Amériques, et pris part à plusieurs combats qui assurèrent l'indépendance des républiques du Sud. Il possédait, ainsi que Mme Raymond, un profond sentiment des beautés de la nature, une mémoire locale prodigieuse et de vastes connaissances en géologie et en histoire naturelle ; aussi rien de plus curieux, de plus attachant que le récit de ses voyages...

M. Charpentier, vieux soldat des guerres républicaines, avait parcouru presque toute l'Europe. Quoiqu'il eût refusé de se réengager comme sous-officier lors du consulat, j'avais déjà pu apprécier, à La Riballière, le rare bon sens, la sagacité, l'esprit original de cet homme du peuple à la rude écorce, et je l'écoutais avec un nouveau plaisir.

Mme Raymond, doublement heureuse de se retrouver entre son frère et son fils, échappé le matin même à un péril grave, fut ravissante ; jamais la délicatesse, l'élevation de ses pensées, ne s'étaient traduites avec plus de grâce et d'éclat ; enfin Jean, tout au bonheur de notre rencontre inattendue, se livrait à la verve de sa gaieté.

— Oh ! me disais-je alors, sous le charme de ces heures si doucement passées ; oh ! repas somptueux, glacés par l'étiquette, affadis par la nullité des convives, ou gênés par leurs prétentions, combien vous me semblez tristes auprès de ce diner intime où je viens d'éprouver les plus vives jouissances du cœur et de l'esprit !

Puis, toujours sous le charme du présent, je comparai aussi à la soirée dont fut suivi ce modeste repas, ces fêtes splendides où l'on ne songe qu'à paraître.

Cette soirée fut charmante. Il n'y eut pas d'autres invités que la famille du chef de la maison de commerce où travaillaient Jean et sa mère. Cette famille se composait de ce négociant, de sa femme, de leurs deux fils et de leurs deux filles ; celles-ci, jeunes et jolies, s'emparèrent de Mme Raymond dès leur arrivée, avec un empressement ingénu qui prouvait leur vif attachement pour elle ; bientôt leur mère, se joignant à elles, leur dit en souriant :

— Mes enfants, vous ne l'accepterez pas vous deux seules, notre chère Mme Raymond, j'en veux ma part ; j'ai mes droits aussi, moi !

Le négociant et ses deux fils s'entretenaient cordialement avec Jean, M. Godefroid et M. Charpentier. Puis Mme Raymond, cédant avec une parfaite bonne grâce aux instances des deux jeunes filles, se mit à son piano, leur disant :

— Je suis trop vieille pour chanter, mais j'accompagnerai mon fils, et je vous ferai entendre les morceaux que vous désirerez.

Elle était en effet excellente musicienne, et pouvait se dispenser de chanter ; son talent plein d'âme et de poésie faisait chanter le piano pour elle ; nous étions tous ravis de cette exécution pure, élégante et perlée. Mme Raymond pria les jeunes filles de la remplacer au piano ; elles y consentirent, sans faire montre de ces résistances minaudières que trop souvent le mérite ne justifie point ; elles exécutèrent un morceau à quatre mains avec beaucoup de goût. Je voyais de temps à autre leur regard et celui de leur mère se tourner vers Mme Raymond avec une inquiétude naïve ; elles semblaient toutes trois lui demander timidement :

— Est-ce bien ?

— Etes-vous contente ?

— Un sourire ou un geste de tête approbatif de Mme Raymond rendait radieuse la mère des deux jeunes filles, les faisait toutes deux rougir de plaisir, et donnait un nouvel élan à leurs doigts agiles.

Elles coururent ensuite embrasser Mme Raymond avec une candeur charmante. Jean fut à son tour prié de chanter ; sa mère se remit au piano pour l'accompagner : c'était un spectacle touchant. Jean, non moins excellent musicien que Mme Raymond, avait une voix de ténor sympathique et vibrante ; sa méthode était

parfaite, il chantait sans la moindre prétention, et il est peut-être le seul homme qui ne m'ait pas paru ridicule, planté debout auprès d'un piano. De temps à autre, et tout en l'accompagnant, sa mère, pour ainsi dire suspendue à ses lèvres, le contemplait avec amour et orgueil.

Le morceau de musique terminé au milieu d'un applaudissement général, Jean proposa joyeusement un *Nain jaune* à un sou de mise ; la proposition fut acclamée, non-seulement par les jeunes gens, mais par Mme Raymond, son frère, M. Charpentier et le négociant. Jean, aidé de la vieille servante de la maison, ayant apporté la table de la salle à manger, sur laquelle un tapis fut étendu, vint à moi et me dit gaiement :

— Ah ! ça, Fernand, il est entendu que je n'impose pas à ton amitié l'héroïque dévouement du *Nain jaune* à un sou.

— Je veux jouer ! m'écriai-je, et tu verras que je ne suis pas indigne de figurer auprès de toi !

L'on se mit au jeu ; il fut le prétexte de toutes sortes de plaisanteries amenées par les divers incidents du hasard. M. Charpentier, M. Godefroid, et surtout Jean, prenaient part à cette douce gaieté ; non plus que les deux jeunes filles et leurs frères, Mme Raymond riait rarement, mais son fin et bienveillant sourire encourageait ces amusements. Le négociant, qui me parut d'ailleurs un homme ferme et sensé, fut très plaisant : il perdait six sous, et, se désespérant le plus comiquement du monde, parlait de déposer son bilan. M. Godefroid gagnait la somme fabuleuse de neuf sous ; il énumérait, avec une très spirituelle originalité, toutes les profusions sardanapalesques auxquelles il devait se livrer, grâce à l'énormité de son gain. M. Charpentier, maltraité par le sort jusqu'à la concurrence de trois sous, tâchait de se rendre la fortune propice, grâce à des invocations grotesques débitées avec un flegme imperturbable et très divertissant.

Que dirai-je ? cette soirée s'écoula rapidement ; ces heures furent les plus agréables que j'eusse passées depuis longtemps. Autrefois, à la Riballière, lors de mon fol amour pour Mme Raymond, amour dont le temps et de justes mépris m'avaient à jamais guéri, je m'étonnais profondément de voir ces républicains stoïques, ces conspirateurs toujours placés entre la prison, l'exil ou l'échafaud, conserver cette incroyable liberté d'esprit, cette placidité d'âme, et surtout

cette gaieté sereine, expansive, inconnue des gens pervers ; mais, ainsi que Jean me l'avait dit souvent : « Telle était l'élévation, la pureté des convictions de ces hommes ; telle était la puissance de leur foi dans la sainteté de leur cause, que leur conscience, bravant le péril, demeurait toujours dans une paix inaltérable. »

Cette soirée venait à l'appui des paroles de Jean, et en les voyant, lui, son oncle et M. Charpentier, prendre si gaiement part à ces amusements, l'on n'aurait jamais cru qu'ils avaient occupé leur nuit à des affiliations secrètes et à fabriquer des cartouches. Enfin, je connaissais la supériorité d'esprit de Mme Raymond, son tact parfait, la rare et naturelle distinction de ses manières, et cependant je ne pouvais me lasser d'admirer avec quelle grâce, quel bon goût, quelle dignité douce, elle faisait les honneurs de son salon, où, après tout, elle recevait le négociant qui la salariait ainsi que son fils ; mais tel était l'irrésistible ascendant que donnaient à cette femme sa vertu, son charme et ses vaillantes qualités, que ce négociant et sa famille se sentaient honorés d'être invités chez Mme Raymond.

J'avais vu beaucoup de grandes dames, très heureusement douées, recevoir dans leur splendide hôtel la plus brillante et la meilleure compagnie ; mais aucune d'elles ne réunissait, à un plus haut degré que Mme Raymond, ces habitudes de prévenances et d'attentions délicates, mesurées avec un tact exquis, selon l'âge ou la valeur de chacun. J'admiraient encore en elle cette précieuse faculté d'entretenir et de diriger, sans l'imposer, la conversation, de ne la jamais laisser tomber, et de la suivre dans ses capricieux écarts, afin de relever, de mettre en relief, avec une aimable vigilance, le moindre mot digne d'être apprécié.

Vers dix heures, terme de la soirée des hommes laborieux, que leurs occupations obligent à se lever matin, la vieille servante apporta le thé, flanqué d'une grosse brioche fumante dont l'aspect réjouit fort les jeunes gens ; cette réfection se passa gaiement, et au moment où chacun se disposait à sortir, je m'approchai de Mme Raymond et lui dis :

— Je ne saurais vous exprimer, madame, le plaisir que j'ai pris à cette charmante soirée.

— Il ne tiendra qu'à vous, monsieur Duplessis, de renouveler vos plaisirs ; vous nous trouverez tous les dimanches, le soir, en famille.

— Je ne l'oublierai pas, madame, et je me

permettrai de vous rappeler aussi que vous avez bien voulu me promettre vos conseils, au sujet d'une circonstance très grave pour moi, qui pourra se présenter d'un jour à l'autre.

— Ma sincérité, mes avis, puisque vous voulez bien me les demander, monsieur Duplessis, ne vous feront jamais défaut ; vous me trouverez toujours le soir chez moi, car le matin—ajoutait-elle en souriant—Jean et moi nous nous rendons à notre bureau et nous n'en revenons qu'à cinq heures.

Au moment de prendre congé de Mme Raymond, une pensée soudaine frappa mon esprit.

M. Godefroid avait longtemps habité l'Amérique : peut-être pourrait-il me renseigner à l'endroit de M. Jefferson et de Césarine, car ma récente entrevue avec elle me jetait dans une profonde perplexité dont je n'avais été qu'à demi distrait par le charme de cette soirée.

Je m'approchai donc de M. Godefroid et je lui dis, en me tenant ainsi que lui à l'écart :

— Monsieur, j'aurais une grâce à vous demander.

— J'en suis ravi, monsieur Duplessis ; je m'estimerais très heureux de pouvoir vous être bon à quelque chose. De quoi s'agit-il ?

— Vous avez longtemps habité l'Amérique ; auriez-vous connu dans ce pays un riche banquier nommé Jefferson ?

— Moi ! s'écria M. Godefroid avec une expression d'étonnement et de profond dégoût ; moi, connaître un pareil homme !... Puis, me regardant presque avec stupeur : Pardon, monsieur Duplessis... mais vous devez nécessairement ignorer ce que c'était que M. Jefferson ?

— Oui, monsieur... et je m'adressais justement à vous... afin d'avoir sur lui quelques renseignements.

— Cette ignorance de votre part m'explique comment vous avez pu me supposer les moindres relations avec ce misérable. Imaginez donc, monsieur Duplessis, tout ce que la mauvaise foi la plus effrontée, jointe... je ne dirai pas même à la débauche... mais à la crapule la plus ignoble, à la dépravation la plus cynique, aux débordements les plus révoltants, peuvent offrir de plus repoussant et de plus abject, et vous aurez une faible idée de ce qu'était M. Jefferson !

— Mon Dieu ! monsieur, que m'apprenez-vous là ?

— Non seulement ce Jefferson devait son immense fortune à la fraude et à l'usure ; mais, passant sa vie dans les plus ignobles lieux, il s'y li

vrait à de si sales orgies, à de si abominables excès, que l'indignation publique l'a forcé de quitter tour à tour Boston et New-York.

— Est-ce possible ?

— Ah ! monsieur Duplessis, si ce misérable n'eût pas été une monstrueuse exception, il aurait été l'opprobre de ce noble et grand peuple américain, qui, par l'austérité de ses mœurs, par ses mâles vertus de famille, par l'élévation de son caractère national, se montre plus que jamais digne de la liberté conquise au prix du sang de ses pères !

— Ce que vous me révélez, monsieur, me confond ; j'avais cependant ouï-dire que, venant en France, ce M. Jefferson avait reçu chez lui la meilleure compagnie de Paris !

— Mieux que moi vous savez ce que c'est que le monde parisien... La moralité des gens qui lui offrent des fêtes brillantes et lui donnent d'excellents diners est chose à peu près indifférente ; et à ce sujet-là le monde a la conscience aussi large que l'estomac...

— C'est vrai... mais je croyais que, depuis son mariage, M. Jefferson...

— Hé ! j'y songe, reprit M. Godefroid en m'interrompant, cet homme a épousé la veuve de l'un de vos amis d'enfance, à Jean et à vous ?

— En effet, monsieur...

— Mes souvenirs me reviennent à présent ; ma sœur m'a fait un jour devant son fils la même question que vous sur cet homme : car elle connaissait, je crois, la jeune femme qui l'a épousé... Mais j'ai mieux aimé répondre à ma sœur que je n'avais jamais entendu parler de lui que de la faire rongir de dégoût en lui apprenant ce que c'était que ce misérable.

— L'intérêt que m'inspire aussi la veuve de notre ami de collège m'engageait à me renseigner auprès de vous sur M. Jefferson, dis-je à M. Godefroid ; je l'ai dernièrement rencontrée, j'étais curieux de savoir indirectement quel avait été le sort de son mariage.

— Franchement, monsieur Duplessis, pour consentir à épouser un si crapuleux personnage, malgré son opulence, il faut qu'une femme soit aussi cupide que profondément corrompue, à moins qu'elle ne soit complètement aveuglée... J'aime à croire que la veuve de votre ami se sera trouvée dans ce dernier cas.

— Cela est, monsieur, plus que probable, car Jean l'a connue, et il vous dirait, comme moi, qu'il la croit incapable d'avoir par cupidité

épousé un tel homme, sachant au vrai ce qu'il valait !

— Alors la malheureuse créature a dû cruellement souffrir...

— M. Jefferson était-il marié lorsque, ainsi que vous le dites, monsieur, l'indignation publique l'a chassé de Boston et de New-York ?

— Non, je ne le pense pas.

— Peut-être le mariage l'aura-t-il amendé ?

— Un pareil homme s'amender ? Ah ! monsieur Duplessis, lorsque, par une horrible dépravation, l'on a vécu jusqu'à soixante ans dans la fange des plus mauvais lieux... l'on ne s'amende jamais.

— Je ne saurais vous exprimer, monsieur, combien ce que vous m'apprenez là me surprend et m'afflige pour Mme Jefferson... mais rétrospectivement, si je puis parler ainsi... car heureusement elle est maintenant veuve... Ah ! elle a dû, ainsi que vous le dites, cruellement souffrir !

— Il faut l'espérer pour elle ; ses souffrances prouveraient qu'elle était digne d'un meilleur sort.

— Du reste, monsieur, rien ne peut vous faire supposer que Mme Jefferson, s'autorisant jusqu'à un certain point des débordements de son mari, ait trahi ses devoirs ?... La chronique scandaleuse d'Amérique n'a rien reproché à cette jeune femme ?

— Rien que je sache, car, je vous le répète, mon cher monsieur Duplessis, lorsque je me suis trouvé en même temps que cet homme à Boston et à New-York, il n'était pas marié... Plus tard seulement, lors de mon arrivée en France, j'ai appris par ma sœur qu'il avait épousé la veuve de l'un de vos amis de collège, et que l'on citait les fêtes brillantes que donnait à Paris ce riche étranger ; mais encore une fois, tel était le dégoût et l'horreur qu'il m'inspirait, que j'ai dit à ma sœur que je ne le connaissais pas, afin de n'avoir point à parler de lui devant elle.

— Je vous remercie, monsieur, de ces renseignements — dis-je à M. Godefroid en le quittant — ils ne font que redoubler l'intérêt que m'inspire Mme Jefferson.

— Elle mérite sans doute cet intérêt, mon cher monsieur Duplessis ; adieu donc, j'espère que nous vous recevrons souvent le dimanche ; vous le voyez — ajouta-t-il en souriant — si farouches républicains que nous soyons, la vie de famille a pour nous de grands charmes, et j'aime à vous le dire, vous êtes presque de la famille ; n'êtes-vous pas un peu le frère de Jean ?... au-

tant par la vive et mutuelle amitié qui vous lie l'un à l'autre, que par les vraiment fraternels services que vous lui avez rendus ?

Après un adieu cordial de Jean, de M. Godefroid et de Charpentier, je quittai la maison de Mme Raymond, et je revins ici, chez moi, où je viens d'écrire le récit de cette journée remplie d'incidents si divers.

## VII.

Je viens de relire ces pages, je n'ai rien oublié ; telle a été cette journée, telles sont les impressions que j'ai ressenties ; résumons-nous et réfléchissons.

Un fait pour moi capital domine tous les autres.

Ce fait est la rencontre de Césarine, veuve !... veuve du riche banquier américain M. Jefferson. Quant à la moralité de cet homme, quant à l'origine de sa fortune, j'y songerai tout à l'heure.

Je me confesse ici à moi-même ; donc, pas de réticences ; la vérité, rien que la vérité, si brutale qu'elle soit.

Le bien d'abord, le mal ensuite.

Voici le bien :

— Oui, à l'aspect de Césarine, en la revoyant plus belle que jamais, ignorant si elle était veuve ou non, mon ancien amour pour elle, amour ainsi complètement désintéressé, s'est rallumé plus ardent peut-être qu'autrefois.

Où, j'ai éprouvé un attendrissement profond à la pensée de notre enfant et des regrets déchirants lorsque j'ai appris sa mort.

Telle est la vérité. Face à face avec moi-même, je ne mens pas ! Oui, à la vue de Mme Jefferson, j'ai ressenti un nouvel amour complètement désintéressé, puisque j'ignorais qu'elle fût veuve ; j'ai le droit d'insister là-dessus.

Voilà le bien.

Voici le mal... et après tout est-ce un mal ?... examinons. Lorsque Césarine s'est écriée radieuse :

— *Fernand, vous m'aimez encore... je suis veuve !*

Ces mots : *Je suis veuve* ont soudain et de prime-abord éveillé en moi cette pensée : « *Césarine est la veuve d'un homme puissamment riche... je suis ruiné... et elle m'aime encore.* »

Cette pensée est cupide, est odieuse, soit... mais elle est sincère et tenace ; car malgré les brus-

ques péripéties de cette journée, malgré les distractions, les émotions que ces incidents m'ont causé, presque à chaque instant cette réflexion obsédait mon esprit :

« Césarine est veuve d'un homme puissamment riche, je suis ruiné et elle m'aime encore. »

Tantôt, causant avec Jean, et encore sous le coup de la douce impression que me causait notre rencontre, je n'ai pu m'empêcher de lui dire :

— Crois-tu que Mme Jefferson ait hérité de l'immense fortune de son mari ?

Ce soir, malgré les souvenirs que faisait naître en moi mon entrevue avec Mme Raymond, je lui ai demandé ses conseils, dans la prévision d'une éventualité prochaine ; et cette éventualité, c'est mon mariage avec Césarine !

Enfin, au moment de quitter la demeure de Mme Raymond, j'ai prié son frère de me renseigner sur M. Jefferson. Ces renseignements sont affreux ; ils méritent d'être médités. J'y reviendrai.

Mon mariage avec Mme Jefferson dépend évidemment de moi seul... Ne s'est-elle pas écriée :

*Fernand, vous m'aimez, je suis veuve !... N'aurait-ce pas me dire : Ma main est à vous ?*

Je connais par expérience le caractère, les sentiments, la vertu de Césarine ; si elle m'aime encore—veuve ou non—elle serait à moi ; or, si elle songeait seulement à renouer notre liaison passagère, elle ne m'eût pas dit : *Je suis veuve !*

Non ! du vivant d'Hyacinthe, elle était ma maîtresse.

Où, plus j'y réfléchis, ces mots : *Je suis veuve*, devaient signifier dans sa pensée : *Marions-nous !*

Marions-nous !... Moi épouser madame Jefferson ?... Voyons.

Le côté moral de la question d'abord, le côté matériel ensuite.

Autrefois, après la mort d'Hyacinthe, j'ai été sur le point d'épouser sa veuve... pourquoi ne l'ai-je point épousée ?... Feuilletons ce journal du passé, il va me répondre ; et jamais les souvenirs qu'il renferme ne m'auront été plus utiles à consulter qu'en cette circonstance.

Voilà ce que j'écrivais alors dans mon journal, après avoir pesé le pour et le contre de ce mariage au point de vue de la vie de garçon ; après m'être demandé si j'offrais à la veuve d'Hyacinthe de sérieuses garanties de bonheur pour l'avenir, je finissais par me poser cette question (je transcris fidèlement) :

« — Césarine a trompé Hyacinthe ; pourquoi, lorsqu'elle sera ma femme, ne me tromperait-elle pas aussi ? »

— Sans doute elle m'a aimé d'amour ; mais souvent à l'amour le plus ardent succède la froideur, la satiété... Il faut d'ailleurs l'avouer, depuis l'interruption de nos rendez-vous avec Césarine, depuis qu'elle ne m'apparaît plus comme autrefois, entraînant de passion et de volupté, mais vêtue de deuil, mais grave, mélancolique et souvent baignée de larmes, j'ai senti le refroidissement me gagner ; ne peut-il aussi la gagner un jour ? Et lorsqu'elle n'aura plus d'amour pour moi, n'ai-je pas à craindre que, cédant à l'ardeur de sa nature, Césarine ne me traite comme Hyacinthe, et que, conservant peut-être pour moi de l'attachement, du respect à sa façon, elle ne prenne un amant ?

— Or, à cette pensée de ridicule et de honte, tout se révoltait en moi ; je ne me sentais, à l'endroit des mésaventures conjugales, ni la placidité ni la philosophie d'Hyacinthe.

— Plus tard, j'allai plus loin ; je me demandai si j'avais été le premier amant de Césarine ; elle m'avait plusieurs fois assuré avec un accent de sincérité parfaite que j'avais été son premier amour ; mais les femmes sont si impénétrables !

— Et d'ailleurs, Césarine ne s'était-elle pas pour ainsi dire jetée à ma tête ; une femme jusqu'alors irréprochable aurait-elle montré si peu de réserve ?

— Ainsi que moi, mais à une autre époque, Jean Raymond vivait dans l'intimité d'Hyacinthe ; étais-je certain que, comme moi, Jean n'avait pas été l'amant de Césarine ?

— Rien ne prouvait que mes doutes fussent fondés, rien ne prouvait qu'ils ne le fussent pas. Je m'étais d'ailleurs montré faible et incrédule à cet égard, peu soucieux de cette jalousie rétrospective ; mais au moment de contracter un engagement éternel, qui pouvait plus tard mettre en question mon repos, mon honneur, je trouvais mes irrésolutions fort légitimes.

Voilà ce que moralement je pensais de Césarine, il y a quelques années.

Les événements survenus depuis cette époque doivent-ils modifier ou changer ma manière de voir ?

Non, en aucune façon.

J'ignore complètement quelle a été la conduite de Mme Jefferson depuis notre séparation ; mais, d'après M. Godefroid, homme d'honneur

et d'excellent jugement, je sais que M. Jefferson enrichi par la fraude et par l'usure, était un homme si monstrueusement débauché, si crapuleusement adonné aux plus mauvais lieux, que l'indignation publique a deux fois chassé cet homme des villes où il résidait.

De deux choses l'une, ainsi que me l'a fait observer M. Godefroid avec justesse : une femme qui épouse un pareil misérable est profondément corrompue ou complètement aveugle.

Eh bien ! je l'avoue, le passé m'oblige de croire beaucoup plus à la corruption de Césarine qu'à son naïf aveuglement à l'endroit de M. Jefferson.

Ainsi donc, allons hardiment au fond des choses : une femme qui, déjà pervertie, accepte ou convoite par cupidité une telle union, et la subit pendant quelques années, doit être devenue un monstre de bassesse et de dépravation.

Il se peut, il est vrai, que Césarine ait été aveugle dans son choix, ou que le mariage ait complètement changé la manière de vivre de M. Jefferson ; mais, malgré mon bon vouloir et leur possibilité, ces deux hypothèses me semblent mériter peu de créance.

En raison même de ses doutes, mes appréhensions pour l'avenir, au sujet de la moralité de Mme Jefferson, doivent s'accroître. Ce n'est pas tout ; j'ai cinq ans de plus qu'elle, et elle est dans la fleur de la jeunesse ; je touche à la maturité de l'âge si voisine de son déclin. Césarine m'aime autant que par le passé, soit ; mais dans peu d'années j'aurai des cheveux gris, tandis qu'elle sera encore d'une beauté ravissante : les brunes de sa complexion se conservent, ainsi que l'on dit, fort longtemps !

Mais écartons cette différence d'âge ; écartons même ces conséquences possibles de profonde démoralisation dues au mariage de Césarine avec M. Jefferson ; admettons enfin que je me trouve absolument dans la même condition où j'étais à l'égard de la veuve d'Hyacinthe, lorsque les réflexions que je viens de transcrire m'ont empêché de m'unir à elle.

Pourquoi consentirais-je aujourd'hui à cette union qui m'inspirait alors de si vives appréhensions pour l'avenir ?

Pourquoi ?

Pas d'équivoque ! parce que *Mme Jefferson est veuve d'un homme puissamment riche.*

Parce que je suis à peu près ruiné...

Parce qu'enfin, il m'est impossible de renon-